Dadoyan Seta B., *The Fatimid Armenians, Cultural and Political Interaction in the Near East*.

Brill, Leyde, 1997. (*Islamic History and Civilization*, vol. 18). In-8°, 215 p.

L'auteur aborde dans cet ouvrage la question des vizirs arméniens du califat fatimide, question partiellement, mais magistralement, éclairée par Marius Canard à travers trois articles rassemblés dans ses *Miscellanea Orientalia* (Variorum Reprints, Londres, 1973) et remontant aux années 1954-1955 : il s'agit, dans l'ordre de parution, de : « Un vizir chrétien à l'époque fâtimite, l'Arménien Bahrām » (VI), qui éclaire l'odyssée de cet éphémère, mais puissant maître de l'Égypte, en 1135-1137 ; « Une lettre du calife fâtimide al-Ḥāfiz à Roger II de Sicile » (VII), correspondance qui atteste non seulement les bonnes relations entre l'État ismaélien et le royaume normand (en grande partie en raison de leur complémentarité économique), mais encore l'intérêt que prenait le maître de Palerme, candidat au trône princier d'Antioche en 1136, aux affaires du Proche-Orient, dans lesquelles les Arméniens de l'Euphratèse (milieu d'où était issu Vahram/Bahrām, parent du catholicos), soumis au comte d'Édesse, auraient pu servir ses desseins ; « Notes sur les Arméniens à l'époque fâtimite » (VIII), qui rappelle le contexte favorable à l'établissement en Égypte d'une colonie arménienne chrétienne, disposant de son propre patriarche, à savoir l'accession au vizirat, au tournant du XI^e^ siècle, de deux Arméniens islamisés, père et fils (le premier étant sans doute un ancien prisonnier de guerre), en la personne de Badr al-Ǧamālī (1073-1094) et d'al-Afḍal Šāhanšāh (1094-1121). C'est plus sur la hiérarchie ecclésiastique arménienne en Égypte, sous la dynastie des Ǧamālis, que se penche Angèle Kapoïan-Kouymjian dans la première partie (p. 7-24) de son ouvrage, *L'Égypte vue par des Arméniens*, Paris, 1988, consacrée au catholicos, de la débâcle et de la recomposition arménienne, Grigor II Vekayasêr, (le Martyrophile) Pahlawouni (1065-1105), qui, à la recherche de recours politiques après le naufrage des royaumes arméniens (entre 1045 et 1065), trouva un appui sûr auprès de Badr al-Ǧamālī. C'est, moins centrée sur les Arméniens, la situation, en l'occurrence satisfaisante, des chrétiens d'Égypte sous les Ǧamālis qui sollicite l'intérêt de J. De Heijer dans son article « Considérations sur les communautés chrétiennes en Égypte fatimide : l'État et l'Église sous le vizirat de Badr al-Ǧamālī (1074-1094) », paru dans les actes du colloque international homonyme, rassemblés par Marianne Barrucand, *L'Égypte fatimide, son art et son histoire* (Paris, 1999, p. 569-578). En langues occidentales, l'action des vizirs arméniens a encore été appréciée par Yacov Lev, dans *State and Society in Fatimid Egypt*, Leyde, 1991, *passim*, par William J. Hamblin, dans *The Fatimid Army during the Early Croisades*, UMI, Ann Arbor, 1985, particulièrement p. 19-27, par Thierry Bianquis, dans le chap. III (« Les pouvoirs de l'espace ismaïlien ») de J.-Cl. Garcin *et alii*, *États, sociétés et cultures du Monde musulman médiéval*, t. 1, Paris, 1995, particulièrement p. 107-117, et dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, où il a consacré deux articles aux Banū Ruzzīq, ces vizirs d'ascendance arménienne, radicalement islamisés, Ṭalā'i' ibn Ruzzīq (1154-1161) et Ruzzīq ibn Ṭalā'i' (1161-1163), il existe sur le sujet une abondante littérature, due à des érudits – parfois historiens de grande qualité – issus de la communauté arménienne d'Égypte, particulièrement prospère et brillante jusqu'au milieu du siècle.

Ce n'est pas le moindre mérite de madame Seta B. Dadoyan, « Doctor of Sciences in Philosophy » et « Professor of Cultural Studies, Philosophy and Art » à l'Université américaine de Beyrouth et de surcroît arménisante et arabisante confirmée, comme l'atteste déjà son livre consacré à la philosophie arménienne médiévale, *Hovhan of Erzenka's sources : Rasā'il Iḫwān al-Ṣafā* (Beyrouth, 1991), que d'avoir fait le tour de ces études arméniennes, dont on trouvera les noms des auteurs et les titres (sans compter ceux des ouvrages parus en République d'Arménie) dans sa substantielle biographie des études aussi bien en arabe qu'en langues occidentales ; parmi ces auteurs arméniens, il faut citer, au premier chef, Archag Alboyadjian dans – entre autres ouvrages – son livre *La Province d'Égypte de la République arabe unie et les Arméniens* (en arm.), Le Caire, 1960, p. 16-36 pour la période fatimide, mais aussi Gêworg Meserlian, *Les Arméniens célèbres en Égypte* (en arménien), Le Caire 1947, p. 19-115, pour les vizirs arméniens, donnant de larges extraits des sources arabes en traduction arménienne, et Noubar Dêr Mikayêlian, *La colonie arménienne d'Égypte* (en arménien), Beyrouth, 1980, p. 77-135 pour la période fatimide.

Dadoyan utilise un éventail de sources extrêmement variées (arabes, arméniennes, grecques, syriaques), dont les deux premières catégories au moins sont consultées dans le texte. Il aurait été utile de compléter leurs données par celles des historiens latins contemporains des Croisades, comme l'Anonyme normand, un chevalier compagnon de Bohémond de Tarente, qui évoque la diversité ethnique de l'armée fatimide (incluant des Arméniens), comme l'auteur de l'*Histoire de la guerre sainte* (vers 1130-1140), un moine qui relate l'ambassade envoyée par al-Afḍal sous les murs d'Antioche, dans l'hiver 1097-1098, pour proposer aux Francs une partition de la Syrie-Palestine (Jérusalem restant sous autorité califale), voire comme Guillaume de Tyr, chancelier du roi Amaury de Jérusalem (1162-1174), qui, dans son *Histoire d'outre-mer*, écrit, à propos du fils de Badr al-Ǧamālī, qu'il était « le plus puissant (souverain) d'Orient, le *princeps*, [c'est-à-dire ici, le général] de son armée », ajoutant ici : « Ce même Emireius [de Amīr] était appelé l'Arménien, tirant son origine de parents chrétiens ; mais, étouffé par l'immensité des richesses, il avait renié son Créateur, rejetant la foi qui fait vivre le juste ». Le comte Riant, dans ses « Lettres de Croisades », a conservé la trace

BCAI 18 (2002) Dadoyan Seta B. : The Fatimid Armenians. Cultural and Political Interaction in the Near East, recensé par Gérard Dedeyan
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de la proposition, faite par les Francs à al-Afḍal, de recevoir le baptême ou de subir leurs attaques.

Le texte de Guillaume de Tyr est intéressant dans la mesure où il fait écho à la politique somptuaire du vizir fatimide et aux origines chrétiennes de la dynastie, et où il donne – à la différence des sources arabes – l'indication ethnique *Armenius,* c'est-à-dire la *nisba* d'al-Afḍal. Parmi les sources arméniennes, l'auteur aurait pu exploiter les passages du poème en vers de Nersês Chenorhali (coadjuteur du catholicos Grigor III, puis catholicos des Arméniens de 1166 à 1173), composé l'année même (1121) de la mort d'al-Afḍal, et intitulé *Vipasanot'ioun*, où il relate les premiers succès, dans leur carrière égyptienne, de Vahram Pahlawouni – le futur vizir Bahrām – et de ses frères Apirat et Vasak, ce qui nous ramène bien en deçà du vizirat de Bahrām (1135-1137).

L'auteur voit dans beaucoup d'Arméniens devenus musulmans d'anciens sectaires pauliciens de la première T'ONDRAKITES (une hérésie proche de la première, qui sévit en Arménie de la fin du IXe à la fin du XIe siècle), ou encore *arewordi* (« fils du Soleil »), adeptes de traditions issues du mazdéisme, et dont la communauté présente à Samosate, en Euphratèse, sollicita le zèle pastoral de Nersês Chenorhali.

Ces sectes, bien attestées (par exemple, en 1138, un contingent d'archers *arewordi* – ou *šamsiyyat al-Armān* – assassine, selon Ibn al-Qalānisī, dans son *Histoire de Damas*, l'émir būride de la ville), ont pu fournir leur lot de convertis (c'est, si l'on en croit une communication non publiée de Levon Ter Pétrossian, le cas des émirs de Sewawérak, les Banū Bogousak, qui, de l'autre côté de l'Euphrate, faisaient face aux princes arméniens, restés chrétiens, de Karkar, et qui auraient été d'anciens pauliciens), mais il y a eu aussi des victimes de razzias, des prisonniers de guerre, convertis plus ou moins forcés et, précédemment, fidèles de l'Église arménienne : c'est ainsi que Seta B. Dadoyan évoque, d'après l'*Iṭṭi'āẓ* de Maqrīzī, un ancien *ġulām* de Badr al-Ǧamālī, Amīr al-Dawla Ṣāfī, qui, en réalité, s'appelait Levon (p. 127).

On peut s'interroger sur la pertinence philologique de l'assimilation du mot *hatat* utilisé par Matthieu d'Édesse pour les hommes d'armes du chef arméno-byzantin Philarète (vers la fin du XIe siècle), et qui pourrait être rapproché du latin *hastatus*, avec les *ahdât* des organisations urbaines de jeunesse du monde musulman. On peut être davantage convaincu du rapprochement que Dadoyan fait pour les *mankéti*, ces jeunes gens qui, selon la même source arménienne, accompagnent et défendent les caravanes, avec les mêmes *aḥdāṯ* (p. 78).

Ces quelques réserves ou nuances n'empêchent que l'auteur a fait une présentation complète, précise, documentée et vivante du phénomène viziral arménien chez les Fatimides, qui n'ont pas moins de quatre vizirs arméniens jusqu'à Bahrām inclus – le seul resté chrétien –, véritables maîtres du califat, qui soutiennent le patriarcat arménien d'Égypte et s'appuient sur une milice arménienne restée en grande partie chrétienne ; vers la fin du califat fatimide, les Banū Ruzzīq, à savoir Ṭalā'i' ibn Ruzzīq (1154-1161) surnommé *Fāris al-Dīn* (le chevalier de la religion) et son fils Ruzzīq ibn Ṭalā'i' (1161-1163) sont d'authentiques serviteurs de l'islam : c'est le cas surtout du premier, qui, selon la même source arménienne, aspire à la récupération d'al-Quds / Jérusalem et s'affirme, par ailleurs, comme un excellent poète de langue arabe.

La quasi-concomitance du départ du patriarche arménien d'Égypte pour le royaume latin de Jérusalem et du massacre de la milice arménienne par Saladin (1171) laisse à penser que les soldats de confession chrétienne y avaient la majorité.

On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir retracé d'une main aussi sûre cette page de l'histoire de la diaspora arménienne qui, à la suite de l'invasion turque, se consolide, jusqu'à former un État en Cilicie et, moins durablement, des principautés en Euphratèse. Dans son magistral ouvrage *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté d'Antioche* (Paris, 1940, réimpression prochaine), Claude Cahen écrivait audacieusement, à propos du XIe siècle : « Les deux migrations les plus importantes sont celles des Arméniens et des Turcs » (p. 184), et poursuivait : « Et par-delà la Syrie méridionale, où leur nombre est moindre, un grand nombre d'entre eux a migré en Égypte, où les troupes recrutées parmi eux permettent au vizir Badr al-Ǧamālī (fin du XIe siècle) et à son fils al-Afḍal (début du XIe siècle), Arméniens convertis à l'islam, de triompher des nègres et turcs insubordonnés et d'arrêter l'Égypte fatimide sur la pente de la désagrégation ; on verra même un moment, sous al-Ḥāfiẓ, un vizir arménien, non converti. » C'est cette épopée qu'a su illustrer Seta B. Dadoyan, en la prolongeant jusqu'aux Banū Ruzzīq.

Gérard Dedeyan
Université de Montpellier III

BCAI 18 (2002) Dadoyan Seta B. : The Fatimid Armenians. Cultural and Political Interaction in the Near East, recensé par Gérard Dedeyan
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net